



HAL
open science

Sylvie Rancourt, après Montréal

Maël Rannou

► **To cite this version:**

Maël Rannou. Sylvie Rancourt, après Montréal. Voix Plurielles, 2022, 19 (2.1), pp.306-319.
10.26522/vp.v19i2.4132 . hal-03876948

HAL Id: hal-03876948

<https://hal.science/hal-03876948v1>

Submitted on 31 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Sylvie Rancourt, après Montréal

Maël RANNOU, Université Paris-Saclay / Centre d'Histoire culturelle des sociétés contemporaines

Résumé

Cet article s'intéresse à une situation de double mise à l'écart dans sa lecture des autobiographies de Sylvie Rancourt, venant de la « campagne » (Abitibi) et travaillant dans des milieux interlopes, découverte dans les années 80, pour son authenticité dite naïve, puis longtemps délaissée et redécouverte dans les années 2010.

Mots-clés

Bande dessinée québécoise ; Centre et périphérie ; Rancourt, Sylvie

Sylvie Rancourt : naissance et affirmation d'une autrice culte

À l'origine de sa création, Sylvie Rancourt parle d'abord d'une envie personnelle, quasiment pour un cercle intime, dont le succès la pousse à aller le présenter à la ville, là où sont les éditeurs, mais sans succès. Dans un entretien au magazine *Zoo*¹ (Thierry), elle indique :

J'ai écrit ça chez ma sœur, en Abitibi. Toute ma famille a trouvé ça bon. Donc je suis retournée à Montréal pour trouver un éditeur, mais n'en ai pas trouvé. Un éditeur québécois que j'ai rencontré m'a dit que c'était impubliable et invendable². Alors je l'ai publié moi-même à quelques centaines de copies et j'ai fait des lancements dans les bars. Les clients ont trouvé ça bon.

Face au bon accueil, elle entame la suite, et passe de quelques centaines de copies à un tirage en kiosque, qu'elle organise elle-même. Si les chiffres sont difficilement vérifiables, elle évoque dans le même entretien un tirage de 5000 exemplaires, avec 3000 retours sur chacun, mais permettant de couvrir « tout le Québec, de Gaspésie jusqu'en Abitibi ».



Fig. 1. Carte situant l'Abitibi

Le contexte de création de *Mélody* et un rythme de création effréné (elle a publié trois numéros en 1985 et trois autres numéros en 1986³) lui valent rapidement une certaine curiosité. On la retrouve ainsi dès juillet 1985 dans une émission de TV communautaire, « Le 9^{ième} art, la bande dessinée », puis chroniquée dans des journaux généralistes : *La Presse* lui consacre un entrefilet le 5 juin 1985, un portrait est écrit dans le journal *Liaison St-Louis* 10^e année, numéro 41 (Plateau Mont-Royal, quartier de Montréal) en novembre 1986, etc. Tout cela reste cependant très québécois, et ces *comics* ne traversent quasiment pas les frontières.

Jacques Samson, critique qui participe aux *Cahiers de la bande dessinée* comme correspondant pour le Québec, mentionne *Mélody* dans un entrefilet paru dans le numéro 72 de novembre 1986. Il y évoque des pages « à ce point candides et naïves » qu'elles font vrai, débutant l'utilisation d'un champ lexical que l'on va retrouver constamment dans les articles à venir sur Rancourt. La notule évoquant la vie d'une strip-teaseuse en bande dessinée, sujet assurément atypique, intrigue

Thierry Groensteen qui prépare justement un dossier sur l'autobiographie. Il obtient par l'entremise de Samson des exemplaires des numéros parus et consacre une pleine double page à *Melody* dans le numéro suivant (numéro 73). Une consécration à forte valeur légitimante pour une œuvre introuvable au sujet de laquelle Groensteen parle d'un trait « naïf, enfantin et vaguement japonisant », toutefois pas maladroit, qui évite le graveleux grâce à sa « candeur » et forme « un petit joyau d'art brut » (91). À partir de cette double page, l'autrice est citée quand la bande dessinée québécoise est évoquée, quand bien même la majorité n'a lu que les quelques extraits parus dans les *Cahiers*. C'est ainsi qu'elle entre dans le *Larousse mondial de la bande dessinée* dès 1998, sa notule se retrouvant à chaque réédition, légèrement mise à jour en 2004 (la dernière date de 2010).

Grâce à Jacques Boivin, dessinateur qu'elle rencontre en vendant ses productions, elle passe un gap formel : lettrage, maquette, illustration des couvertures en dessin plus classique, assurément plus vendeur pour un kiosque. Boivin va agir durant des années comme une sorte d'agent pour Rancourt, cherchant à professionnaliser son offre. En parallèle des publications au Québec, il traduit le numéro 1 en 1987 et le fait circuler aux États-Unis, où il est repéré par quelques personnalités. Dans le numéro 20 de *Weirdo* (printemps 1987), magazine de son compagnon Robert Crumb, Aline Kominsky s'exclame : « My kinda book ! » (« Mon genre de livre »), et l'éditeur Denis Kitchen souhaite les publier à son tour. S'il désire garder le ton très frontal, il veut « redesigner » les publications pour qu'elles aient un potentiel commercial plus affirmé. Le packaging est repensé dans les codes du *comix*⁴ américain et le dessin confié à Boivin, qui illustre lui-même de nouveaux épisodes écrits pour l'occasion. Dix numéros de *Melody* (titre qui perd son accent en anglais) sont publiés de mai 1988 à novembre 1995. Alan Moore, sans doute un des scénaristes les plus importants du neuvième art, déclare au *Comics Journal* numéro 143 (juillet 1991) : « One that I quite enjoy is Sylvie Rancourt's *Melody*. It's got a lot of charm to it. It's not primarily a sex trip, though » (« Un [des comics érotiques] que j'apprécie beaucoup est le *Melody* de Sylvie Rancourt. Il a beaucoup de charme. Cependant, ce n'est pas principalement une BD de sexe »). En 2015, dans l'édition en anglais par Drawn & Quarterly de l'intégrale des premières œuvres, celles de 1985-1986, c'est Chris Ware, déjà récompensé des plus prestigieux prix

anglophones et futur Grand prix de la ville d'Angoulême en 2021, qui préface les livres de Rancourt.



Fig. 2. *Melody à ses débuts* (1985)

Son œuvre reste cependant assez peu connue, mais clairement assise par cette aura mythique et un peu sulfureuse. Les remarques sur sa profession entraînent des clins d'œil humoristiques pas forcément à leur place, souvent sexistes, mais participent à construire sa légende⁵. Durant ces années, elle fait des allers-retours entre les lieux les plus légitimes de la bande dessinée et son quotidien

trivial⁶. Les prolongements de *Mélody* dans la vie réelle en témoignent, qu'il s'agisse de gadgets édités (macarons, barres de chocolat, cravate, etc.) jusqu'à un « Club Melody » qui ouvre en 1990 à Montréal et où elle va brièvement travailler⁷, alors que dans ses fanzines de BD elle avait tenté de pousser ses collègues à fonder un syndicat de danseuses nues. Malgré le succès d'estime des bandes dessinées, le club est un échec et ferme en 1992. Les comix *Melody* aux USA atteignent un sommet au numéro 5 qui s'écoule à 20 000 exemplaires et l'éditeur Kitchen Sink publie un recueil des quatre premiers numéros intitulé *The Orgies of Abitibi* (1991) pour lequel, à la suggestion de Boivin, Rancourt dessine elle-même une nouvelle histoire en guise d'introduction : « How I Met Nick » (Comment j'ai rencontré Nick). En 1993, elle obtient une bourse du ministère des Affaires culturelles afin de réaliser une BD sur son enfance, « Bébé Mélody », mais par la suite elle semble petit à petit disparaître du monde de la bande dessinée. Après le dernier *comix* en anglais en 1995, le *Larousse* (Gaumer) indique qu'à cause des lois anti-pornographies du gouvernement provincial de l'Ontario, l'importation depuis les USA, jugée trop complexe par l'éditeur, cesse⁸, puis que Rancourt a été chassée en 1996 d'un salon des auteurs en Abitibi⁹. En conclusion, le critique français Patrick Gaumer regrette qu'elle soit finalement quasi impossible à lire au Québec, car ses publications sont introuvables. En réalité elle l'est encore moins en France. En 2000, elle refait surface, toujours en anglais et avec Boivin, dans *Melody on Stage* chez Fantagraphics, puis disparaît.

En 2013, alors qu'une intégrale des planches dessinées par l'autrice est publiée par l'éditeur français Ego comme X, puis sélectionnée pour le prix du patrimoine du festival d'Angoulême, Rancourt réapparaît soudain dans les médias sur la bande dessinée, plus visible que jamais. Elle y explique avoir cessé la bande dessinée pour s'occuper de ses enfants au tournant des années 2000, s'être mariée en 2004 avec un fermier nommé Gaston et vivre depuis dans La Vallée-de-l'Or, en Abitibi-Témiscamingue. La retraite semble sonnée.

Depuis la ferme : multiplier les planches

À partir de ces informations, une conclusion s'installe de manière assez générale dans les articles de presse, induisant en sous-texte que l'autrice aurait

dépassé ses folies de jeunesse. Un constat assez étonnant, car Rancourt ne dit pas réellement qu'elle a tout arrêté. Dans l'entretien à *Zoo* déjà cité (2013), elle explique ainsi avoir édité un jeu de cartes et déclare : « Depuis 6 ans, je peins des toiles. J'en ai fait une centaine que j'ai reproduites dans deux petits livres et sur des cartes ». Une information qui montre bien qu'elle n'a cessé ni le dessin ni l'autoédition. Mais si les critiques avaient déjà du mal à aller trouver ses titres à Montréal, il semble qu'ils n'aient pas pu imaginer qu'elle continue de créer hors de la ville. En 2019, alors qu'elle reçoit le prix Albert-Chartier¹⁰ au festival de bande dessinée de Québec, elle déclare au micro de Marianne St-Jacques, correspondante pour ActuaBD : « Je n'ai jamais arrêté d'écrire. J'ai 100-200 livres prêts à publier que je vais entamer. J'ai six numéros de parus depuis deux ans. Je continue dans cette vague » (St-Jacques). Elle évoque ici directement sa production récente, dans ce qui est un des sites d'actualité les plus visités de la bande dessinée francophone, et pourtant l'information est peu relevée. Si les nombres semblent hallucinants, ils pointent vers un continent de productions inconnues, qui ne semblent pas déposées à la bibliothèque nationale du Québec, diffusées en dehors du monde, somme toute très urbain, des grands festivals et éditeurs.



Fig. 3. Zines de la série des *Mini Mélody*

Rancourt ne se démarque pas par un goût particulier de la bibliographie : retrouver ces différentes autoéditions et leurs chronologies relève du casse-tête. Si

dans son entretien de 2019 elle évoque les deux dernières années, j'ai personnellement ainsi retrouvé des *Mini Mélody*, tous petits formats presque carrés (95x85mm), publiés dès 2014, qui mêlent des histoires très diverses. Pour ne rien simplifier, ces *Mini Mélody* reproduisent parfois, sous des couvertures et numérotations différentes, les mêmes histoires. Ainsi du numéro 9 paru en 2014, en même temps qu'une autre édition qui portait un autre titre, *Mélody au château, première partie*, et le nom du dessinateur québécois, Philippe Gonyea, en couverture.

Soucieuse d'étendre son œuvre, elle va travailler avec divers dessinateurs, quasiment tous amateurs et inconnus du milieu, dont le trait n'est guère plus adroit que le sien (mais d'apparence plus académique), et qui n'ont généralement rien dessiné/créé d'autre. Au rang de ces fanzines, on trouve aussi *Mélody à Saint-Hyacinthe*, dont le premier numéro, sorti en 2011, comprend aussi un extrait de *Bébé Mélody*. Dans le récit titre, Rancourt raconte son départ de la métropole vers une ville de province de la région administrative de Montérégie et la violence conjugale dont elle est victime. Quand elle dessine ce récit, tout ça est loin derrière elle, mais l'intégrale d'Ego comme X n'est pas encore publiée, et Rancourt autoédite bien toujours des productions, et pas juste des peintures. En quatrième de couverture elle affiche des informations sous le titre « Que fait Sylvie Rancourt en 2011 ? » et décrit pêle-mêle des activités de présentatrices de produits naturels et sextoys à domicile, du tirage de tarot et ses activités artistiques.

Deux ans plus tard, elle réédite ce *Mélody à Saint-Hyacinthe*, cette fois sans y ajouter *Bébé Mélody*, avec une couverture de Boivin. À côté du portrait de l'autrice en jeune femme s'affiche clairement « Quitter Montréal », qui semble désormais être la ligne des aventures de Mélody. Un numéro deux sort également en 2014¹¹. Il est par contre possible d'attester quatre récits de vingt-quatre pages de *Mélody en Abitibi*, dessinés par une certaine Gaby Charbonneau et réédités en 2014 en un seul volume nommé *Mélody en couple avec Nick, 1978*. Il est difficile de savoir quand sont parues les versions autonomes. On retrouve également un premier *Mélody en Ontario*, dessiné par un certain Tommy Lepage, en 2015. J'ignore s'il a eu des suites, mais dans ce numéro comme pour ceux réalisés avec Charbonneau et Gonyea, il est notable qu'elle s'entoure de dessinateurs totalement inconnus de la scène de bande

dessinée¹². La longue collaboration avec Boivin a en effet pris fin quelques années auparavant et Rancourt cherche de nouveaux illustrateurs pour ses centaines de pages de récits. Si le trait des nouveaux co-auteurs lorgne aussi vers le réalisme, il est assurément plus amateur que celui de Boivin, et parfois franchement maladroit. Je n'ai pas pu mener d'enquête auprès de toutes ces personnes, mais on peut facilement former l'hypothèse d'auteurs relativement proches physiquement d'elle. C'est assurément le cas de Charbonneau, artiste amateur qui réside dans la MRC¹³ de La Vallée-de-l'Or, comme Rancourt, et n'a pas de pratique artistique particulièrement visible hormis ses contributions à la saga Mélody.





Fig. 4ab. *Mélody en couple avec Nick*, 1978 (2014) et *Mélody en Ontario* (2015)

Il est à noter que Rancourt n'a pas pour autant arrêté de dessiner. À côté de ces fanzines dessinés par d'autres elle continue à illustrer ses propres histoires, qu'il s'agisse de *Mélody quitte Nick*¹⁴ (au moins deux volumes en 2017) ou de son quotidien de grand-mère fermière (*Les Petits fils*, 2019), où elle met en scène Spiderman et Harry Potter pour ses descendants. Dans cette activité de dessinatrice, alors qu'elle évoque de nombreuses histoires à dessiner, elle trouve le temps de redessiner plan par plan les *Orgies de l'Abitibi* pour une version autoéditée qui paraît

en 2017. Tout cela est vendu en ligne et sur quelques salons, souvent locaux, de manière très aléatoire.

Afin de financer ses livres, en plus de ces ventes par correspondance, Rancourt élabore toute une stratégie éditoriale de location d'espace publicitaire. Ainsi, elle propose à des commerces locaux de participer au financement de ses impressions contre des pages de publicité, qui s'affichent parfois pleine page en couverture : ainsi parmi les livres autopubliés plus récents *Mélody Ste Hyacinthe* numéro 2 est construit autour d'un espace publicitaire pour le « Taxi idéal » de la ville d'Amos. Quant à la couverture de *Mélody en Abitibi 2*, elle laisse la place au restaurant « Aux deux frérots » de la ville de Senneterre. Dans ce cas, la présentation du fanzine permet même d'obtenir un « pogo¹⁵ » et une « petite Labatt » (de la bière) gratuitement sur présentation du fanzine, pour peu que l'on se présente en novembre 2015. La couverture prévoit bien sûr un endroit où le responsable du restaurant doit signer pour éviter que le numéro soit réutilisé.



Fig. 5. *Mélody Ste Hyacinthe*, no 3 (2015)

Cette pratique éditoriale est une approche pour le moins surprenante dans le cas d'une artiste saluée dans la presse généraliste depuis plus de vingt ans, qui a été sélectionnée à un des festivals les plus prestigieux du monde et a été saluée par les auteurs les plus importants du neuvième art. Ce processus de financement comme d'affichage, bien loin des habituelles bourses ou financements participatifs,

profondément ancré dans sa proximité territoriale, crée une œuvre particulièrement surprenante et inattendue, enracinée régionalement sans être régionaliste. L'atypicité de cette production, largement inexistante dans le discours sur son œuvre, étonne largement quand elle est présentée et lui a valu d'être désignée par l'auteur et éditeur français Yassine de Vos¹⁶ comme « un exemple de BD vernaculaire¹⁷ », concept au riche potentiel dont la perspective offre un cadre d'analyse à creuser.

Conclusion

L'étude de ce corpus, sans doute incomplet, montre donc une œuvre foisonnante, aux contenus et chronologies multiples, qui ne cesse de croître au fil du temps. Si la production est peu claire, l'article permet de montrer l'existence d'un véritable iceberg Rancourt, qui promet de passionnantes explorations. Les thématiques, la bibliographie exacte, les fils chronologiques et les collaborations diverses sont encore à établir pour ce travail. Plus encore, ces productions radicalement « hors des centres » soulignent combien il peut exister de titres invisibles, même pour une autrice largement saluée. Ignorés, ces titres deviennent inexistant dans un discours critique qui risque alors de figer une légende complètement erronée. Se plonger dans ces titres donne le tournis, et est en même temps extrêmement stimulant. La diversité des stratégies éditoriales, s'appuyant fortement sur le commerce local, permet par ailleurs¹⁸ d'aller à l'encontre d'un autre discours dominant qui considère Rancourt comme une candide femme égarée dans le monde de l'art. J'en ai cité plusieurs exemples, je pourrais ajouter un extrait de la préface de l'intégrale *Ego comme X* où, dans un très bon texte, le critique français Bernard Joubert écrit à propos de Rancourt et de la bande dessinée qu'« elle sait que cette forme d'expression existe. Elle ne la maîtrise pas. C'est un des charmes des pages qui suivent, la naïveté de leur auteur ». Avec l'autrice Julie Delporte, qui a écrit une puissante *Lettre à Sylvie Rancourt* en 2019, je souhaiterais au contraire appuyer l'idée d'une « œuvre révolutionnaire », féministe, profondément marquée par la réappropriation de son histoire, d'une grande liberté de création qui, plus que naïve, semble émancipée.

La pratique commerciale détaillée dans l'article va aussi en ce sens : quelle naïveté chez quelqu'un.e qui développe tant de technique pour réussir à publier ses

livres ? Pour le côté artistique des œuvres de Rancourt, Delporte parle de quelque chose de « différent des idées que nous nous sommes faites de l'histoire de notre langage ». Le commentaire conviendrait aussi pour décrire cette stratégie éditoriale si peu noble, sans doute vulgaire, diraient certains, qui ancre la production dans un commerce local à l'environnement inconnu. Pourtant, quoi de plus logique pour un égozine¹⁹ que de se placer dans le réel ? Par son approche artistique, par la force de ce trait amateur et assumé, par la manière dont les diverses productions *Mélody* évoluent dans leurs contextes de production, Sylvie Rancourt fait vivre avec force et toujours plus de pertinence son personnage et son œuvre. Loin des yeux, et loin du centre, mais droit au cœur.

Bibliographie

- Delporte, Julie. « Lettre à Sylvie Rancourt ». *Neuvième art 2.0*, dossier « féminisme et bande dessinée ». Février 2019.
<http://neuviemeart.citebd.org/spip.php?article1232>
- Gaumer, Patrick. « Mélody ». *Le Larousse de la BD*. Larousse, 2010. 545.
- Groensteen, Thierry. « Melody se découvre deux fois ». *Les Cahiers de la bande dessinée*. 73 (1987). 90-91.
- Joubert, Bernard. « Préface pour Mélody ». *Mélody*. Ego comme X, 2013.
- La Cour, Erin et al., dir. *Key-Terms in Comics Studies*. Palgrave Macmillan, 2021.
- Rannou, Maël. « L'égozine, intime ultime ». Dir. Olivier Deloignon et Guillaume Dégé. *Pas vu, pas pris, -zeug*, 2017. <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-02512318>
- Samson, Jacques. « Télégrammes ». *Les Cahiers de la bande dessinée*. 72 (1986). 43.
- St-Jacques, Marianne. « Prix Bédéis Causa 2019 : des surprises et une nouveauté ». ActuaBD, 13 avril 2019. <https://www.actuabd.com/Prix-Bedeis-Causa-2019-des-surprises-et-une-nouveaute>
- Thierry, Olivier. « Entretien avec Sylvie Rancourt ». *Zoo* 46 (2013), supplément web.
- Viau, Michel. « Mélody ». *BDQ, répertoire des publications de bandes dessinées au Québec des origines à nos jours*. Mille Îles, 1999. 71-72.

Notes

¹ *Zoo* est un mensuel de critique de bande dessinée créé en 2004, qui est distribué gratuitement dans les librairies et festivals en France et en Belgique francophone.

² Si un éditeur a refusé, il en est un qui a accepté. Les Éditions du Pacifique St-Laurent ont fait un petit tirage de *Mélody à ses débuts*. Pour le tirage suivant, l'autrice a publié elle-même.

³ Un septième numéro, *Mélody en cadeau*, était prêt en 1986. Il ne sera publié une première fois que dans l'intégrale *Archives Mélody 1 à 7*, aux Éditions du Phylactère en 1989. Ce sont ces récits que réunit l'intégrale publiée par Ego comme X en 2013.

⁴ Terme désignant les *comics* underground. Le format est souple, broché, d'une trentaine de pages.

⁵ Ainsi Groensteen écrit à propos des ventes dans les clubs : « Voilà qui ménage entre la dessinatrice et son public la possibilité de rencontres bien différentes des sempiternelles séances de dédicaces » (90).

⁶ Voir ma communication « Sylvie Rancourt : d'un champ l'autre » pour le colloque international « La BD hors champ », organisé par l'Université Libre de Bruxelles du 2 au 4 juin 2021. Disponible en ligne, j'explore dans cette vidéo les bases de recherches déployées dans cet article, sous l'angle de l'inscription de Rancourt dans le monde du neuvième art : <https://youtu.be/aTOnQRu-mA>

⁷ Ce projet est porté par un fanzine racontant sa création : *Club Melody*, publié en 1990.

⁸ Gaumer réfère erronément aux lois ontariennes. C'est plutôt en vertu d'une loi fédérale que la police de Toronto a saisi des exemplaires.

⁹ Organisé par la maison de la Culture de La Sarre, une administratrice n'aurait pas apprécié qu'une des villes fictives des ébats de *Mélody* s'appelle Sarrella.

¹⁰ Créé en 2006, ce prix récompense « l'apport important d'une individu.e ou d'une institution au milieu de la bande dessinée québécoise », selon le site de l'association Québec BD. On peut découvrir la liste des lauréates et lauréats ici : <http://quebecbd.com/prix-albert-chartier>

¹¹ La réédition de *Mélody à Saint-Hyacinthe* est le fruit d'une collaboration entre Sylvie Rancourt et Jacques Boivin. Dans un courriel aux éditeurs du numéro, Boivin écrit : « Les deux *Mélody à Saint-Hyacinthe* avec mes couvertures n'ont pas été publiés par Sylvie, mais par moi. J'ai publié le #1 en 2013 et le #2 en 2014, qui se vendaient bien. Voyant cela, Sylvie a repris ma formule (moins de pages, couverture couleur sur papier plus épais, correction des fautes et bavures) pour les republier de nouveau, mais avec des annonces commerciales en couverture. Je ne voyais pas très bien l'utilité de cette duplication, surtout qu'elle avait plusieurs autres inédits en attente. Lorsqu'elle a sorti le #3 avant moi, j'ai arrêté. Elle n'a pas continué avec le #4, mais a ensuite publié les numéros 1 à 4 en un seul volume avec le nouveau titre *Mélody quitte Nick No 1*. »

¹² Gonyea est celui qui semble avoir le plus d'activités, avec des travaux visibles sur Pinterest, qui n'est pas vraiment le réseau favori des dessinateurs professionnels. Cette série date cependant de 8 ans et il s'affiche plutôt comme photographe sur les autres réseaux <https://www.pinterest.fr/quebecman/anything-goes/>

¹³ Les municipalités régionales de comté sont des entités administratives québécoises qui assurent une gestion administrative de municipalités regroupées entre elles. Elles agissent entre la municipalité et la région.

¹⁴ Sur ces livres, elle crédite Réjean Gauthier à la couleur de couverture, là aussi très amateur, réalisée grossièrement aux crayons de couleur.

¹⁵ Sorte de petite saucisse fichée sur un bâtonnet.

¹⁶ Durant un échange avec le public après la communication déjà citée lors du colloque « La BD hors champ » en 2021.

¹⁷ Une œuvre vernaculaire est propre à son environnement, voire son terroir, et c'est un concept rarement utilisé pour la bande dessinée. Bien qu'il existe beaucoup de BD régionales, ici l'idée semblait plutôt d'une œuvre qui, outre qu'elle appartient à la BD alternative, dépend de son contexte dans sa forme (pubs, financements...) et dans ses conditions de réalisations mêmes (dessins par des voisins, etc.). L'idée n'a à ce jour été qu'effleurée. Voir le terme dans *Key-Terms*, par de LaCour et al., 2021.

¹⁸ Ceci indique une autrice en paix avec son passé alors qu'auparavant elle craignait la vente de ses aventures de jeunesse dans son village. En effet, en 2013, elle déclarait à *Zoo* à propos de l'intégrale Ego comme X : « Je ne voulais pas qu'ils en vendent dans mon village, à cause des enfants qui vont à l'école et d'autres enfants pourraient les fatiguer avec ça. Quoique c'est moins pire maintenant parce qu'ils ont des cours de sexualité ».

¹⁹ Fanzine autobiographique et autoédition, voir la définition plus complète que j'en donne dans l'article en bibliographie (Rannou, 2017).